



Le livre du jour

Un autre regard sur l'Iran

Sorti il y a quelques semaines, pratiquement pour l'anniversaire de la réélection contestée du président iranien, Mahmoud Ahmadinejad, le 12 juin 2009, le livre du journaliste Serge Michel et du photographe Paolo Woods, aurait pu être une victime collatérale de cet événement qui a bouleversé le panorama politique iranien, engendrant une vague de contestations sans précédent dans la république islamiste.

« Marche sur mes yeux »,
Serge Michel
et Paolo Woods
Grasset, 365 p., 22 euros

En effet, l'idée d'origine, sympathique et plutôt à rebrousse-poil des clichés sur un Iran noir, voué uniquement au martyr et porteur volontaire d'apocalypse nucléaire, était de faire parler, pour une fois, des « Iraniens heureux ». Conçu à la fin des années 1990, puis peaufiné lors de voyages ultérieurs, le livre était en partie prêt lors des événements de juin 2009.

Rattrapé, si l'on peut dire, par la politique, l'horreur de la répression qui a envoyé des centaines d'intellectuels, d'artistes, de femmes, d'étudiants ou de simples citoyens, dans des prisons où tortures et « aveux forcés » étaient de mise, l'auteur a dû « recontextuali-

ser ». Le lecteur y a gagné, car présent à Téhéran lors des événements, Serge Michel raconte, dans ce qu'il nous dit être son journal personnel, la naissance de cette lame de fond de contestation.

Une « vague verte » qui fermente toujours en Iran, malgré la censure et les arrestations, et dont le moteur est précisément cette société iranienne, si avancée que les autorités doivent, chaque jour, se militariser davantage, pour tenter en vain de la freiner. Une société étonnamment jeune (les trente-naires sont majoritaires) et « féminisée » (plus de 50 % des étudiants à l'université sont des femmes).

Une société enfin plus complexe qu'il n'y paraît, et qui assimile traditions et modernité, avec un sens aigu du nationalisme et du culte des « apparences », et ce qu'il faut d'humour et de résignation calculée pour s'adapter. La meilleure illustration en est le *tarouf*, cet art subtil de la politesse où l'on dit « Marche sur mes yeux » ou « Je suis votre esclave » en guise de bienvenue ou de remerciement.

Rencontres uniques

L'ensemble n'est pas un livre linéaire à lire d'un trait. Il est à feuilleter, comme on traverse la circulation dense et chaotique des grandes avenues de Téhéran : on repère un endroit propice et on s'y plonge à l'inspiration, tête la pre-

mière. Certains préféreront partager l'aventure de l'auteur, proluxe sur sa découverte colorée, ému et amusé d'un pays qui visiblement a su le toucher.

D'autres, tentés par les ressorts politiques trouveront explications, portraits et notes de base pour mieux s'y retrouver. Beaucoup enfin, se jeteront sur cette série de rencontres uniques qui font le sel de ce livre et auxquelles les photographies, pleines de finesse, de Paolo Woods, donnent chair et authenticité.

Entre les poèmes de Hafez et le réseau social Facebook, il sera question de « mariage temporaire », divorce, création artistique, jouissance à pleurer lors des grands deuils chiites, noces arrangées mais heureuses...

Les personnages sont aussi inattendus que leurs récits. Il y a Saïd, le chauffeur de taxi proxénète ; Samaneh, la théologienne qui écrit sur le bonheur ; Massoud, le cinéaste qui filme des réceptions où le jus de grenade simule des Martini ; ou encore Hamid-Reza, créateur d'un improbable institut du rire.

C'est tellement savoureux que parfois on reste sur sa faim, on en voudrait plus, mais *Marche sur mes yeux* a déchiré un coin du lourd rideau de silence que le régime a jeté sur la société iranienne. Et c'est déjà beaucoup. ■

Marie-Claude Decamps